

PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION 2021

NICOLA DENIS ET NICOLE TAUBES

Treizième remise, avec des contributions de
Dreizehnte Verleihung, mit Beiträgen von

Stéphane Pesnel
Andreas Jandl

Ed. Irene Weber Henking

Soutien financier :

Collège de traducteurs Looren

Fondation Philanthropique Famille Sandoz

Loterie Romande

Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature

Ambassade de France en Suisse et au Liechtenstein

Ville de Lausanne

Centre de traduction littéraire de Lausanne

Prix lémanique de la traduction littéraire
2021

TABLE DES MATIÈRES

ALLOCUTION DE BIENVENUE	
Irene Weber Henking	3
REMISE DU PRIX A MME NICOLE TAUBES.....	5
LAUDATIO EN HONNEUR DE MME NICOLE TAUBES	
Stéphane Pesnel	7
LE PORTRAIT DE LA TRADUCTRICE NICOLE TAUBES	
Marie Fleury Wullschleger.....	13
BIBLIOGRAPHIE DE NICOLE TAUBES	19
REMISE DU PRIX À MME NICOLA DENIS	25
LAUDATIO AUF NICOLA DENIS	
Andreas Jandl.....	26
EIN AUTOPORTRÄT VON NICOLA DENIS	
Nicola Denis	34
BIBLIOGRAFIE VON NICOLA DENIS	41
REMERCIEMENTS	48

Allocution de bienvenue

IRENE WEBER HENKING

Présidente du Conseil de fondation

Mesdames et Messieurs les représentants des institutions
partenaires à cette remise de Prix,

Mesdames et Messieurs,
Chères traductrices et traducteurs,

Chères lauréates.

Au nom du Conseil de Fondation du Prix lémanique de la traduction, je suis heureuse de pouvoir vous accueillir ici à Morges, au bord du Léman, pour la 13^e remise du Prix lémanique de la traduction, un prix décerné à Mme Nicole Taubes, traductrice de l'allemand vers le français et à Mme Nicola Denis, traductrice du français vers l'allemand. Par la remise de ce prix d'excellence et le séjour de deux semaines au Collège de traducteurs Looren qu'il comprend, la Fondation du Prix lémanique de la traduction espère contribuer à la reconnaissance du travail des traductrices et traducteurs, à la compréhension mutuelle et aux échanges fructueux entre l'allemand et le français.

Nicole Taubes et Nicola Denis sont des femmes de lettres qui, par leur savoir-faire, vous font découvrir les voix littéraires les plus prestigieuses d'Allemagne et de France, du

XV^e au XXI^e siècle. Par l'attribution du Prix lémanique de la traduction à ces deux traductrices et à leur œuvre traductive de l'allemand au français et du français à l'allemand, la Fondation espère ainsi soutenir l'échange entre ces deux langues et rendre visible l'enrichissement mutuel de ces deux cultures par le biais de la traduction littéraire.

Au nom du jury du Prix lémanique de la traduction, j'ai le plaisir de remettre deux prix à deux autrices de traductions pour la qualité de l'œuvre qu'elles ont créée au cours de ces dernières décennies. Nicole Taubes et Nicola Denis rejoignent donc aujourd'hui la longue liste des lauréats et lauréates du Prix lémanique, toutes et tous auteurs et autrices de leurs traductions.

Comme celles et ceux qui les ont précédés, nos deux lauréates ont contribué par leur œuvre de traduction à l'évolution de la langue et de la littérature françaises et allemandes. Chacune dans son propre style, avec sa voix et sa mélodie uniques.

Remise du Prix à Mme Nicole Taubes

Nous procédons à la remise du Prix lémanique de la traduction 2021 à Mme Nicole Taubes.

« J’ai été traductrice toute ma vie » dit Nicole Taubes, qui est née dans une famille juive immigrée d’Europe centrale, qui a été bercée par le yiddish avant que la guerre ne fasse taire cette langue de l’enfance et dont la première traduction ne paraît qu’au début des années 1990.

Après des études de biologie à la Sorbonne, elle part en 1962 pour Berlin-Est, où elle est accueillie à l’Institut de biologie générale de la Humboldt-Universität pour y obtenir son diplôme, disait-elle. En réalité, Nicole Taubes va apprendre l’allemand et surtout découvrir les lettres allemandes et le théâtre de Brecht, Kurt Weil et Hans Eisler – tout en traduisant, jour et nuit, d’abord des textes utilitaires. Au bout de douze années passées à Berlin, Nicole Taubes revient à Paris où elle commence, comme elle le dit, « la conquête de la littérature allemande » en lisant les originaux et les traductions d’Alexandre Vialatte, Marthe Robert, Bernard Lortholary et Jean-Pierre Lefèbvre. La première traduction qu’elle présente à Gallimard est une nouvelle de Thomas Mann, « Tonio Kröger », qui paraît en 1993. Nicole Taubes devient traductrice littéraire. La liste de ses traductions est longue et variée, allant d’Arno Schmidt à Christoph Ransmayr, mais c’est aux auteurs du XIX^e siècle que Nicole Taubes s’est le plus longuement attachée : Heinrich Heine, Eduard Mörike, Clemens Brentano, Ludwig Tieck et Wilhelm Raabe.

En 1998, elle obtient le prestigieux prix Gérard de Nerval décerné par la Société des gens de lettres à l'occasion de la parution de *La Nef des fous*, de Sebastian Brant (Corti, 1998).

Laudatio en honneur de Mme Nicole Taubes

STÉPHANE PESNEL

La laudatio est prononcée par Stéphane Pesnel, membre du jury francophone du Prix lémanique de la traduction 2021, Maître de conférences à la Sorbonne, spécialiste en littérature allemande et autrichienne du XVIII^e au XXI^e siècle et également traducteur littéraire notamment de Franz Kafka, Stefan Zweig et Joseph Roth.

Madame la présidente du jury du Prix lémanique
de la traduction – chère Irene,
Chères et chers collègues du jury,
Mesdames et Messieurs.

Il en va des traducteurs et traductrices comme des écrivains et écrivaines : certains, certaines accompagnent leur production de commentaires portant sur leur manière de travailler, exposent leur « poétique du traduire » dans des paratextes, s'expriment en leur nom propre dans des articles et, ce faisant, guident la réception de leur travail par les lecteurs et lectrices ; d'autres, qui peut-être ont une conception plus érémitique ou monacale du métier de traducteur, font preuve d'une discrétion intransigeante et consacrent la totalité de leur énergie à porter des œuvres vers une autre langue.

C'est à cette seconde catégorie que vous me semblez appartenir, chère Nicole Taubes. Vos prises de parole sont rares, vous vous êtes peu exprimée en votre nom propre et, dans les

livres que vous avez traduits, vous vous êtes rarement adonnée à l'exercice de la préface, lui préférant celui de l'annotation, qui est directement au service du texte ; tâche en apparence plus modeste, mais ô combien précieuse lorsqu'il s'agit d'œuvres anciennes et présupposant la maîtrise de référents qui ne sont plus nécessairement les nôtres.

Dans votre cas cependant, discrétion est bien loin de rimer avec hésitation, timidité ou tiédeur. Vous êtes une traductrice animée de passion, amoureuse de la langue allemande et de la langue française, vers laquelle vous avez amené tant de livres. Vous vous engagez inconditionnellement lorsque vous vous lancez dans une traduction, et vos options traductives, vos audaces aussi, s'affirment avec force au fil des pages allemandes que nous découvrons sous votre plume.

Chez vous, discrétion ne rime pas davantage avec pusillanimité. Les grandes sommes, les textes canoniques, les œuvres monumentales ne vous intimident pas, vous les prenez à bras le corps sans pour autant sacrifier la méticulosité de l'approche et l'attention à leur physionomie textuelle spécifique.

Du courage et de l'enthousiasme, il vous en aura ainsi fallu pour vous atteler à la traduction de *La Nef des fous* de Sebastian Brant, œuvre majeure et linguistiquement ardue de cette période à la charnière entre Moyen Âge et Première Modernité à laquelle on accole traditionnellement la dénomination d'humanisme. Jamais, en vous lisant, on ne ressent le labeur de la traductrice confrontée à ce qu'on appellerait trivialement un gros chantier de traduction, jamais non plus on ne perçoit l'écueil de l'académisme érudit et de la transposition trop sagement littérale sous couvert d'approche philologique, jamais non plus vous ne sombrez dans un pastiche de langue

archaïsante qui eût vite été lassant. Ce qui frappe, au contraire, c'est la verve lexicale et stylistique avec laquelle vous reconstituez la vigueur, la modernité d'une langue et d'un monde de représentations mentales qui pourraient sembler si éloignés des nôtres. Les allégories, souvent dépossédées de leur article (ce qui confère à l'écriture une nervosité, une urgence qui correspond bien à la manière dont s'exprime le narrateur spectateur des errements de l'humanité embarquée sur la *stultifera navis*), reprennent vie, vous inventez pour des proverbes ou expressions idiomatiques anciens des équivalents modernes immédiatement éloquents.

Pendant vos studieuses années berlinoises, vous avez patiemment élaboré votre savoir-faire. Il vous a fallu du temps pour décrocher votre premier contrat de traduction. Percer dans les milieux de l'édition, *a fortiori* quand on a un parcours de formation atypique comme le vôtre, a toujours été, et demeure difficile. Il vous a sans doute fallu frapper à de nombreuses portes, sans jamais vous décourager. Mais le destin a parfois des tours et détours pleins de sens. Il ne me semble pas indifférent, quand on considère votre carrière de traductrice, que votre première traduction publiée ait été le *Tonio Kröger* de Thomas Mann, un récit qui est à la fois un hommage à la grande tradition littéraire allemande née de l'*Aufklärung* – symbolisée en l'espèce par le *Don Carlos* de Schiller – et une interrogation sur l'existence artistique opposée à l'existence bourgeoise. Vous êtes de celles et de ceux qui, sans concessions, ont fait le choix plein et entier de l'existence artistique, vous vous êtes passionnément vouée à l'art de traduire. Et votre œuvre de traductrice peut se lire comme une déclaration d'amour adressée à la littérature d'expression allemande.

Un pan important de votre activité a été consacré à ce grand arc chronologique qui conduit du romantisme allemand à la *Klassische Moderne*, des *Veilles* de Bonaventura aux nouvelles de Stefan Zweig et aux proses poétiques de Robert Walser en passant par Hauff, Brentano, Tieck, Heine, Mörike, Raabe et d'autres encore. Un auteur qu'on imagine proche de votre cœur, Heinrich Heine, dont vous avez publié les *Écrits autobiographiques* l'année du bicentenaire de sa naissance, vous a mis le pied à l'étrier pour la traduction de poésie, toujours au sein de l'entreprise, lancée par les éditions du Cerf, de redécouverte d'un auteur que des décennies d'édition universitaire en langue française avaient affadi et empoussiéré. Vous avez ainsi donné au public francophone un *Livre des chants* et un volume de *Poèmes tardifs* que caractérise un sens rare de la prosodie, de la rythmique, des sonorités, des images, de l'ironie.

Vous avez porté votre technique de traduction poétique à un point de perfection difficilement égalable dans votre édition de la poésie complète d'Eduard Mörike, un auteur tout de subtilité, de raffinement, de sensibilité, de mélancolie, un poète à l'écriture incroyablement vibrante, riche de nuances mélodiques et de demi-teintes émotionnelles auxquelles vous avez prêté votre voix. Votre *Harpe d'Éole*, pour ne prendre qu'un exemple, est d'une musicalité confondante et semble appeler les notes que Brahms a écrites sur le texte allemand. Y devenant vous-même poétesse, il vous arrive de céder à la *Dichterfreiheit*, ainsi lorsque vous transformez un présent de l'indicatif en un impératif : « Accourez, vents lointains, / Depuis le tertre vert / Hélas ! de cet enfant / Que tant j'ai chéri. » Ce qui pourrait sembler imprécis du point de vue de la grammaire se revêt d'une incontestable justesse du point de vue de

l'énonciation poétique, car ce que Mörrike, et vous-même dans votre traduction, donnez à entendre, c'est l'urgence lancinante du sentiment élégiaque.

De même, vous transformez avec bonheur, dans ce que j'appellerais les « petits poèmes en prose » de Robert Walser, et plus précisément dans son *Danseur* à la grâce toute kleistienne, une possible « belette des bois » (*Waldwiesel*) en un furet allitératif à la chorégraphie pleine de surprises : « Pareil au furet de la forêt, [le danseur] traversait la scène, et tel le vent débridé, il surgissait par ici, disparaissait par là. » La comparaison que vous reconstruisez en langue française vous permet de faire consonner l'évocation du danseur avec une réminiscence enfantine immédiatement perceptible pour les francophones, celle du « furet du bois joli », qui, comme le veut la chanson, est « passé par ici » et « repassera par là ». Et l'enfance, on le sait, est thématiquement proche de cet âge d'or auquel Walser renvoie un peu plus loin dans ce même texte. On n'en finirait pas de citer de ces trouvailles au moyen desquelles vous parvenez à recréer des réseaux de motifs et de sens qui reconfigurent la trame même des textes originaux, la remodèlent pour des lecteurs et lectrices appartenant à une autre aire linguistique.

Médiatrice culturelle entre domaine germanophone et domaine francophone, vous l'êtes également par votre engagement au service de la littérature contemporaine. On vous doit la traduction d'œuvres aussi différentes les unes des autres que *Pieds nus* et *Le Roi de Corse* de Michael Kleeberg, *L'Étreinte* de Martin Gülich, *Sœurs* et *L'Ennemi dans le blanc des yeux* de Keto von Waberer, *Scènes de la vie d'un faune* d'Arno Schmidt, *Le Grand Jeu* de Claude Cueni, *Dames & Messieurs sous les mers* de Christoph Ransmayr, *Rosa* de Heike Geißler ou *Lena*

de Hanna Johansen. Il faudrait encore mentionner vos nombreuses traductions d'ouvrages et d'articles relevant du domaine des sciences humaines.

Partout affleurent la même exigence de précision, le même perfectionnisme, le même soin de l'écriture française, la même énergie traductive - la même passion dans ce que vous entreprenez. Toutes éminentes qualités qui font de vous, chère Nicole Taubes, une voix singulière et indispensable dans le concert des traducteurs et traductrices de l'allemand vers le français.

Ce sont ces qualités, tout comme l'impressionnante amplitude chronologique, générique et thématique des livres que vous avez traduits, que l'attribution du Prix lémanique de la traduction 2021 couronne aujourd'hui, et je suis heureux, pour ma part, d'avoir pu être le porte-parole de mes collègues du jury en cette circonstance solennelle et festive.

Le portrait de la traductrice Nicole Taubes

Nicole Taubes, la frénésie de traduire

MARIE FLEURY WULLSCHLEGER

La carrière de Nicole Taubes se présente comme une traversée, à grandes enjambées, de la littérature de langue allemande : la liste de ses traductions s'étend de *La nef des fous* de Sebastian Brant, un « best-seller » avant la lettre datant du XV^e siècle, à l'écriture fracassante et fracassée d'Arno Schmidt (*Scènes de la vie d'un Faune*), ou celle de *Rosa*, un « roman qui s'adresse aux femmes », de la contemporaine Heike Geissler, en passant par *Tonio Kröger* de Thomas Mann ou encore par l'écriture postmoderne de Christoph Ransmayr. Mais c'est aux auteurs du XIX^e siècle que Nicole Taubes s'est le plus longuement attachée : Heinrich Heine, Eduard Mörike, Clemens Brentano, Ludwig Tieck, Wilhelm Raabe. Sous sa plume à la fois précise et inventive, le lectorat francophone trouve un accès fluide aux œuvres de ces auteurs majeurs du riche siècle romantique.

Nicole Taubes a le sentiment « d'avoir traduit toute sa vie ». Pourtant, sa première traduction littéraire n'est publiée qu'au début des années 1990. Elle a alors plus de cinquante ans. Née à Paris en 1939 dans une famille juive yiddishophone, la petite fille en conçoit une relation particulière, ambivalente et passionnée, au langage, aux langues. L'enfant est très proche de sa grand-mère paternelle, qui ne parle que le yiddish. La petite sert donc d'intermédiaire entre les deux langues qu'elle entend parler autour d'elle. À l'époque déjà, la future

traductrice fait le constat que les objets possèdent deux appellations différentes, selon qu'on s'exprime en l'une ou l'autre langue. De ce constat, elle retire un plaisir secret, un confus sentiment de posséder un trésor. Que faire de ce « trésor » ? Des études littéraires ? Une terre inconnue et inaccessible pour cette famille plus que modeste ! Et donc, sur l'avis des parents, plutôt que pour une seconde langue morte, le grec, conseillé par sa professeure de latin et de français, on opte pour une deuxième langue vivante : ce sera l'allemand. Une langue vivante sera plus « utile », jugent les parents. Et puis, explique Nicole Taubes, dans ce milieu yiddishophone venu d'Europe centrale, même au sortir de la guerre, l'allemand a gardé un certain prestige en tant que grande langue de culture. Très vite, la jeune fille est captivée par cette langue, elle en tombe littéralement amoureuse. Une de ses enseignantes d'allemand, se souvient Nicole Taubes avec tendresse, s'appuie sur le chant et la poésie pour aider les élèves à mémoriser vocabulaire, tournures de phrases et expressions : les accompagnant au piano, elle leur fait chanter des *Volkslieder*. La lycéenne éprouve un grand plaisir à chanter en allemand.

Malgré cette fascination, après le lycée, la jeune fille s'inscrit en biologie à la Sorbonne. Sa licence en poche, elle part pour Berlin-Est, où elle est accueillie à l'Institut de biologie générale de la Humboldt-Universität pour y obtenir son diplôme, prétexte-t-elle. Mais inconsciemment, son vrai projet, son vrai désir, c'est de s'immerger dans le bain linguistique allemand, pour tenter de « rattraper » par ses propres moyens, en autodidacte, les études littéraires qu'elle n'a pas osé entreprendre en quittant le lycée ; elle s'invente un moyen terme : elle sera « traductrice en biologie », puisqu'elle maîtrisera bientôt dans les deux langues le vocabulaire de sa spécialité.

Mais deux mois après son arrivée à Berlin, des problèmes de santé la contraignent à un long séjour à l'Hôpital de la Charité. Elle met à profit ce séjour pour apprendre par cœur, sur disques, le théâtre de Brecht, découvert encore à Paris, lors des tournées du Berliner Ensemble au Théâtre des Nations. Elle s'imprègne du théâtre de Brecht, Kurt Weil, Hans Eisler. Au sortir de l'hôpital, elle ne retournera pas à l'Institut de biologie et se fera engager à la « Liga für Völkerfreundschaft », où elle traduit des textes utilitaires, « de propagande » dit-elle, que la RDA destine aux pays francophones, notamment d'Afrique.

En 1974, après douze années passées à Berlin, Nicole Taubes regagne Paris. Il faut reconstruire la vie quotidienne, trouver un travail, se loger. Elle s'adresse aux « Bureaux techniques de la RDA », dont le service de traduction recherche justement une personne avec l'expérience de ce pays. Elle a le bon profil ...

Il s'agit maintenant de partir à la conquête de la littérature allemande. Dans la capitale, Nicole Taubes parcourt les bibliothèques à la recherche de textes d'écrivains allemands susceptibles de séduire les éditeurs parisiens. Un jour, à la bibliothèque du Centre Beaubourg, elle ouvre au hasard un volume des œuvres complètes de Freud et tombe sur un dessin étrange qui la frappe : « un arbre où, comme des chats, sont perchés des chiens ou des renards ». Elle tient entre les mains la fameuse « Genèse d'une névrose infantile » (l'Homme aux loups), qu'elle se met immédiatement à traduire. Freud a remplacé Brecht. Pendant plusieurs années, elle traduit un grand nombre de ses textes avec une collègue rencontrée dans le milieu de la psychanalyse. Elle dépose ces traductions à l'École de la Cause freudienne, mais ne cherchera pas à les publier. C'est à l'issue de sa propre psychanalyse, dont la « grande affaire »

est la traduction, une vocation manquée, qu'elle s'autorisera enfin à présenter son travail aux éditeurs.

En même temps qu'elle traduit, elle étudie les traductions des « grands », comme Alexandre Vialatte, Marthe Robert, Bernard Lortholary, Jean-Pierre Lefèbre. Elle approfondit son savoir-faire, affine son outil linguistique. Après Freud, Nicole Taubes ré-écrit en français des œuvres qu'elle découvre dans la littérature allemande du passé, en particulier celle du XIX^e siècle. « C'est là en quelque sorte mon Allemagne imaginaire », explique-t-elle. Rechignant à traduire l'Allemagne réelle, actuelle, elle recherche des textes antérieurs à la guerre et à la Shoah, issus d'une Allemagne « pas encore souillée », sachant bien pourtant que le nazisme trouve également ses racines dans le nationalisme du XIX^e siècle. Pour quelques exceptions, elle dérogera quand même à cette limite temporelle intime, profondément liée à son histoire familiale. Klaus Schlesinger, une marquante amitié berlinoise, fait partie des rares écrivains d'après-guerre dont elle a transporté l'écriture en français pour la revue de Jean-Baptiste Para, *Europe*.

Elle poursuit sans relâche son parcours d'autodidacte. Tout ce qu'elle sait de la traduction et de la littérature, elle le tient de première main, commente-t-elle. La première de ses traductions qu'elle présente à Gallimard, adressée à Lortholary, est une nouvelle de Thomas Mann, *Tonio Kröger*, qui paraîtra en 1993. Nicole Taubes se sent enfin reconnue comme traductrice.

Pourtant, les commandes des éditeurs restent, dans un premier temps, encore trop rares. Et la nouvelle traductrice poursuit ses recherches, entre autres à la bibliothèque de la « Maison de l'Allemagne Heinrich Heine », continue à traduire

pour « une bouteille à la mer ». Ainsi s'attache-t-elle à la traduction du *Petit maître menuisier*, roman de Ludwig Tieck. Elle trouve passionnante la description de l'ascension de la petite bourgeoisie industrielle, la réduction des barrières entre l'artisanat éduqué et la noblesse éclairée, le déclin et le ridicule social de la petite noblesse provinciale. Mais aucune maison d'édition ne veut prendre en charge cette œuvre originale, et sa traduction dort encore dans ses tiroirs. Néanmoins, désormais « officiellement » traductrice littéraire, elle est de plus en plus souvent sollicitée et, en 1998, elle obtient le prestigieux « Prix Gérard de Nerval de la traduction » pour *La Nef des fous* dont les éditions José Corti lui avaient proposé la traduction – une œuvre volumineuse qu'elle présente et annoté également.

Aujourd'hui, quand on l'interroge sur sa carrière, Nicole Taubes dit n'avoir aucun regret : y a-t-il un ouvrage qu'elle aurait voulu traduire, sans en avoir eu l'occasion ? Non. Les beaux textes qu'elle a rencontrés, elle les a traduits, publiés ou non : ce travail « gratuit » était le prix de son apprentissage en autodidacte. Les traductions qui l'ont le plus marquée ? Le volume « Poèmes/*Gedichte* », de l'ouvrage complet, *Gedichte*, de Mörike, paru aux Belles Lettres en édition bilingue ; la correspondance d'Elias Canetti et de la peintre Marie-Louise von Motesiczky, une maîtresse passionnément éprise et mal payée en retour, sous-titrée *Amant sans adresse* (chez Albin Michel), ou encore trois volumes (deux de poésie et un de prose) de Heine, dans la collection de Michel Espagne aux éditions du Cerf.

En se racontant, Nicole Taubes transmet sa passion, exprime sa nécessité absolue de traduire. Sa vie s'inscrit dans l'Histoire européenne du XX^e siècle et témoigne à sa façon de la tragédie qui a marqué ce siècle, mais aussi de son

dépassement possible, grâce aux ponts culturels, dont la traduction, jetés entre la France et l'Allemagne.

Marie Fleury Wullschleger

(Texte rédigé sur la base d'un entretien avec Nicole Taubes réalisé le 27 mai 2021, revu et complété par la traductrice.)

Bibliographie de Nicole Taubes

1939 Naissance à Paris, découverte de la traduction au cours de ses études de biologie

1992 Membre de l'Association des traducteurs littéraires de France

Depuis 1992 Traductrice littéraire

1998 Obtention du prix Gérard de Nerval de la traduction

Publications

À paraître

Ferdinand Bonaventure I. comte d'Harrach (1637-1706). *Tagebuch des Grafen Ferdinand Bonaventura I. von Harrach vom Jahre 1687 und 1698*, p. 456-509, Vienne, Österreichisches Hauptstaatsarchiv (manuscrit), (à paraître sur <https://architrave.eu>).

Lambert Friedrich Corfey (1668-1733). *Reisetagebuch 1698-1700*, p. 1-190, Münster, Landesarchiv Nordrhein Westfalen (manuscrit), (à paraître sur <https://architrave.eu>).

Déjà parus

Livres

Zweig, Stefan.

– *Les deux sœurs. Précédé de Une histoire au crépuscule.* Traduit avec Claudine Layre. Paris : Gallimard, 2019.

– *Brûlant secret.* Paris : Gallimard, 2017.

- *Découverte inopinée d'un vrai métier. Suivi de La vieille dette*. Édition établie sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre. Traduit avec Isabelle Kalinowski, notes de Jean-Pierre Lefebvre. Paris : Gallimard, 2014.

Stefan Zweig, Romans, Nouvelles et Récits. Édition publiée sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre. Volume 1 et 2. Collection Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, 2013.

Dans ces deux volumes, Nicole Taubes a traduit :

Volume 1 :

- « Dans la neige » : p. 3-15.
- « L'amour d'Erika Ewald » : p. 69-110.
- « Une histoire au crépuscule » : p. 289-318.
- « Brûlant secret » : p. 361-424.
- « La femme et le paysage » : p. 539-561.
- « Obsessions » : p. 575-611.

Volume 2 :

- « Ivresse de la métamorphose » : p. 109-353.
- « Impatience du cœur » (titre historique : « La pitié dangereuse ») : p. 461-823.
- « La vieille dette » : p. 827-851.

Schmidt, Arno.

- *Scènes de la vie d'un faune*. Nouvelle traduction et notes, Auch : Tristram, 2013.
- *Scènes de la vie d'un faune*. Traduction et notes, Auch : Tristram, 2011.

Canetti, Elias, Motesiczky, Marie-Louise von. *Amant sans adresse : correspondance 1942-1992*. Paris : Albin Michel, 2013.

Mörrike, Eduard. *Poèmes*. Paris : les Belles Lettres, 2010.

Ransmayr, Christoph. *Dames & Messieurs sous les mers : une histoire en images*. Paris : José Corti, 2010.

Cueni, Claude. *Le grand jeu. Roman*. Paris : Pygmalion, 2008.

Gülich, Martin. *L'étreinte*. Paris : Flammarion, 2007.

Geissler, Heike. *Rosa. Roman*. Paris : Albin Michel, 2006.

Walser, Robert. *Petits textes poétiques*. Paris : Gallimard, 2005.

Johansen, Hanna. *Lena. Roman*. Paris : Gallimard, 2005.

Waberer, Keto von.

– *L'ennemi dans le blanc des yeux : quatre histoires d'amour*. Rodez : Éditions Jacqueline Chambon, 2005.

– *Sœurs*. Traduit de l'allemand par Nicole Taubes. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon, 2003.

– *Sœurs*. Traduit de l'allemand par Nicole Taubes. Villegly : Encre bleue éditeurs, 2004.

Kleeberg, Michel.

– *Pieds nus*. Paris : Denoël, 2004.

– *Le roi de Corse*. Paris : Flammarion, 2004.

– *Pieds nus*. Paris : Austral, 1996.

Brant, Sebastian.

– *La nef des fous*. Traduction, révision et présentation. Paris : José Corti, 2004.

– *La nef des fous. Suivi de Les songes du seigneur*. Traduction et présentation. Paris : José Corti, 1997.

Heine, Heinrich.

– *Poèmes tardifs*. Traduction et notes. Paris : les Éditions du Cerf, 2003.

– *Le livre des chants*. Traduction et notes. Paris : les Éditions du Cerf, 1999.

– *Écrits autobiographiques*. Traduction et notes. Paris : les Éditions du Cerf, 1997.

- Meyer, Ahlrich. *L'occupation allemande en France – 1940-1944*. Traduit de l'allemand par Pascale Hervieux, Florence Lecanu et Nicole Taubes. Toulouse : Privat, 2002.
- Carus, Karl Gustav. *Voyage à l'île de Rügen : sur les traces de Caspar David Friedrich*. Charenton : Premières pierres, 1999.
- Kaiser, Gert. *Vénus et la mort : un grand thème de l'histoire culturelle de l'Europe*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.
- Hauff, Wilhelm. *La caravane. Suivi de Le cheik d'Alexandrie*. Illustrations de Bertall. Paris : José Corti, 1998.
- Mann, Thomas.
- *La loi*. Paris : Éditions Mille et une nuits, 1996.
 - *Tonio Kröger*. Traduction et notes. Collection Folio bilingue (n° 32), Paris : Gallimard, 1993.
- Przybyszewski, Stanislas. *Messe des morts*. Paris : José Corti, 1995.
- Brentano, Clemens. *Les trois noix et autres récits*. Paris : Aubier, 1995.
- Klingemann, August. *Les veilles – Bonaventura*. Paris : José Corti, 1994.
- Drewermann, Eugen. *Quand le ciel touche la terre : prédications sur les paraboles de Jésus*. Paris : Stock, 1994.
- Tieck, Ludwig.
- *La Foire – Les choses superflues de la vie*. Paris : Aubier, cop. 1994.
 - *La Foire – Les choses superflues de la vie*. Paris : Aubier, 1993.
- Hellsberg, Clemens. *Les grandes heures du Philharmonique de Vienne*. Traduit de l'allemand par Jeanne Etoré et Nicole

Taubes, sous la direction de Marc Vignal. Paris : Du May, 1993.

En revue

Graf, Friedrich Wilhelm. « La politique dans la sphère intime. Protestantisme et culture dans l'Allemagne du XIX^e siècle ». Publié dans : *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 57^e année, N° 3, 2002, p. 773-787.

Schlesinger, Klaus. « La vie en hiver » (extraits). Paru dans : *Europe*, N° 880/881 (Août/Septembre), 2002, p. 239-250.

Müller-Seidel, Walter. « Critique de la science Origine de la modernité en littérature et partition des cultures dans les années 1900. » Paru dans : *Revue germanique internationale* 8, 1997, p. 85-116.

Raabe, Wilhelm. « Scènes de la vie du petit maître d'école Michel Haas ». Paru dans : *Caravanes n°6*, Paris : Éditions Phébus, 1997, p. 274-299.

Priessnitz, Richard. « Cinq poèmes – Un texte en prose ». Traduit de l'allemand par Kirsten Böke, Nathalie Georges, Franz Kaltenbeck et Nicole Taubes. Paru dans : *PO&SIE* N°58, 1991, p. 16-21.

Remise du Prix à Mme Nicola Denis

Die zweite Preisträgerin des diesjährigen Prix lémanique de la traduction ist Frau Nicola Denis.

Nicola Denis lebt seit 1995 mit ihrer Familie in Westfrankreich, aber wurde im niedersächsischen Celle geboren. Das Studium der Germanistik, Kunstgeschichte und Romanistik in Köln schließt Nicola Denis 1997 mit einer Magisterarbeit zu verschiedenen Übersetzungen von Molières *Misanthrope* ab und promoviert vier Jahre später mit einer komparatistischen Arbeit zur Übersetzungsgeschichte unter dem Titel *Tartuffe in Deutschland* (LIT 2002).

Seit 2002 arbeitet Nicola Denis hauptberuflich als Literaturübersetzerin, engagiert sich im VdÜ, dem Verband deutschsprachiger Übersetzer:innen, und leitet regelmäßig Workshops und Seminare zu verschiedenen Themen des literarischen Übersetzens. Im Frühjahrssemester 2021 hatte sie einen Lehrauftrag an der Universität Basel für die Arbeitsgemeinschaft Übersetzen zum Thema „Musik ist nicht gleich Musik. Ansätze zu einer sprachlichen Gehörbildung“.

Für einige ihrer Übersetzungen von Autoren wie Michel Terestchenko, Philippe Muray, Éric Vuillard und Thomas Clerc wurde sie in den letzten Jahren mit einem Arbeitsstipendium des Deutschen Übersetzerfonds ausgezeichnet.

2016 erhielt sie das Elmar-Tophoven-Stipendium für die Übersetzung von „Ursule Mirouët“ von Honoré de Balzac, 2018 das Exzellenzstipendium des Deutschen Übersetzerfonds für „14. Juli“ von Éric Vuillard und zwei Jahre darauf für „Drei Nächte, drei Tage“ von Marie-Claire Blais.

Laudatio auf Nicola Denis

ANDREAS JANDL

Die Laudatio auf Nicola Denis wird gehalten von Andreas Jandl. Andreas Jandl ist Mitglied der deutschsprachigen Jury des Prix lémanique de la traduction 2021. Er studierte Theaterwissenschaften, Anglistik und Romanistik in Berlin, London und Montréal. Seit 2000 arbeitet er freiberuflich als Redaktionsassistent, Dramaturg und Übersetzer aus dem Englischen und Französischen. Zu seinen Übersetzungen gehören Theaterstücke und Romane u.a. von Daniel Danis, Nicolas Dickner, Mike Kenny, Michael Mackenzie, Gaétan Soucy und Jennifer Tremblay.

Liebe Besucher:innen von *Le livre sur les quais*,
liebe Co-Juroren, liebe Nicole Taubes, liebe Nicola!

Der Inspizient hat dreimal mit dem Stab geklopft, fangen wir an.

Alle drei Jahre wird dieser Preis an Persönlichkeiten verliehen, die sich auf dem Gebiet der Literaturübersetzung durch besondere Leistungen auszeichnen. In diesem Jahr geht er für die Sprachrichtung Französisch-Deutsch an Nicola Denis.

In Thomas Bernhards Roman *Alte Meister* beobachtet Kunstliebhaber Atzbacher den Kunstkritiker Reger, wie er im Bordone-Saal des Kunsthistorischen Museums in Wien sitzend den *Weißbärtigen Mann* von Tintoretto beobachtet und

mit Ausdauer und Wonne die bekannten Größen der abendländischen Kultur zerpfückt. Im Trio mit dem gesinnungstreuen Museumswärter Irrsinger lassen sie an keinem einzigen Werk der Malerei, Musik, Philosophie und Literatur auch nur ein einziges gutes Haar. Stifter – völlig überschätzt, Mozart – ein Blender, Goethe – ein Stumpfgeist, Heidegger – allein schon der Name bringt Reger zum Schäumen.

Im Januar 2021 saß – nicht im Bordone-Saal des coronabedingt geschlossenen Kunsthistorischen Museums in Wien, sondern in heimischer Quarantäne via Zoom verbunden – ein anderes Trio aus beflissenen Kritiker:innen zusammen, Barbara Villiger Heilig, Luzius Keller und ich, und betrachtete mit verkniffenen Mienen das bisherige von Nicola Denis übersetzte Werk. Doch ganz anders als für die drei Herren im Kunsthistorischen Museum in Wien, konnten wir die Stirnen kräuseln und die Münder verziehen, so viel wir wollten: Für uns gab es da einfach nichts zu zerreißen. Ganz im Gegenteil. Wir kamen einhellig zu dem Urteil, dass Nicola Denis in ihrem übersetzerischen Werk von bemerkenswerter Bandbreite stets sicher den richtigen Ton finde und idiomatische wie sprachstrukturelle Herausforderungen mit Brillanz zu meistern vermöge. Thomas Bernhard würde das sicher nicht gefallen.

Geboren wurde Nicola Denis in Niedersachsen, in Celle, und ging zu Beginn der 1990er Jahre nach einem mehrmonatigen Aufenthalt in Paris nach Köln, um dort Germanistik, Kunstgeschichte und Romanistik zu studieren. In ihrer Abschlussarbeit des Magisterstudiums widmete sie sich den unterschiedlichen deutschsprachigen Übersetzungen von Molières *Le Misanthrope*. Zu Beginn der Nullerjahre erlangte sie die Doktorwürde mit einer komparatistischen Unter-

suchung der Übersetzungs- und Rezeptionsgeschichte von Molières *Tartuffe* in Deutschland.

Dr. Nicola Denis arbeitet seit 2002 als freiberufliche Literaturübersetzerin und wurde vielfach vom Deutschen Übersetzerfonds gefördert, mit zahlreichen Arbeitsstipendien, einem Tophoven-Stipendium für ihre Neuübersetzung von Balzacs *Ursule Mirouët* sowie zwei Exzellenzstipendien, zuletzt für ihre Übersetzung von Marie-Claire Blais' Roman *Drei Nächte, drei Tage*.

Mit ihrer Übertragung von Éric Vuillards *Die Tagesordnung* stand sie auf der Shortlist zum 10. Internationalen Literaturpreis des Hauses der Kulturen der Welt. Heute erhält für ihr Lebenswerk den Prix lémanique de la traduction.

Schauen wir uns ihre Arbeit genauer an: In besagter Neuübersetzung von Balzacs *Ursule Mirouët* (Matthes & Seitz, 2017) arbeitet Nicola die stilistischen Besonderheiten Balzacs, seine minutiöse Genauigkeit, gut sichtbar heraus: „Wenn man von Paris aus nach Nemours gelangt, geht es über den Canal du Loing, dessen Uferböschungen der hübschen kleinen Stadt zugleich als ländliche Festungswälle und idyllische Spazierwege dienen. Bedauerlicherweise wurden seit 1830 etliche Häuser diesseits der Brücke errichtet. Falls sich jene Art von Vorstadt ausdehnen sollte, wird die Physiognomie der Stadt ihre anmutige Eigentümlichkeit einbüßen. Im Jahr 1829 jedoch, als die Ränder der Straße noch unverbaut waren, konnte der Posthalter, ein großer und dicker Mann von etwa sechzig Jahren, der auf dem höchsten Punkt der Brücke saß, an einem schönen Vormittag trefflich überblicken, was man in der Sprache seines Metiers ein ordentliches Straßenband nennt.“

Ja, das ist trefflich. Und so wie dieses Straßenband sich vor den Augen des zufriedenen Postmanns entfaltet, liegt da

vor unseren Augen das Werk von Nicola Denis. Ein Werk von beeindruckender Bandbreite. Da gibt es die Klassiker, den eben gehörten Balzac, Alexandre Dumas, heutige literarische Größen wie Olivia Rosenthal, Albena Dimitrova, Sylvain Tesson und Philippe Lançon, dann die Pioniere auf dem Gebiet der Dokufiktion wie Éric Vuillard und Olivier Guez, außerdem die Essayist:innen Pauline Harmange, Delphine Horvilleur, Anne Dufourmantelle, Philippe Muray, die Liste ist lang. Nicht zu vergessen Nicolas zahlreiche Übersetzungen im Bereich der Kunst und Kunstgeschichte sowie ihre eigenen, vornehmlich literatur- und übersetzungswissenschaftlichen Veröffentlichungen in Zeitschriften und Sammelbänden.

Wie gewissenhaft und minutiös Nicola Denis nicht nur übersetzt, sondern auch recherchiert, zeigt sich etwa daran, dass sie in Éric Vuillards *Die Tagesordnung* (Matthes & Seitz, 2018) die französische Bezeichnung „planeur“ nicht mit Lastensegler, sondern mit „Fieseler Storch“ übersetzt hat. Die Lastensegler dienten zur Anreise der Truppe, Mussolini und Skorzenys Abreise hingegen erfolgte in einem Fieseler Storch.

Der Matthes & Seitz-Verleger Andreas Rötzer lobt Nicola Denis als „eine jener Übersetzerinnen, die mit Herz und Verstand auch die schwierigsten Übersetzungen stilvoll und präzise meistern. Eine Übersetzerin, die sich nicht damit begnügt, den Text von einer Sprache in die andere zu bringen, was schon Leistung genug wäre, nein, sie erarbeitet sich die Texte auch noch philologisch, historisch und philosophisch und zählt damit zu den wenigen, die ich Entdecker-Übersetzer:innen nennen würde.“

Über die letzten Jahre ist zu beobachten, dass die Verlage, die Nicolas Hauptauftraggeber waren und sind, also exemplarisch Matthes & Seitz Berlin und der neu aufgestellte

Aufbau Verlag in erfreulicher Weise gewachsen sind und ihre Publikationen zunehmend Anerkennung und Absatz fanden und finden. Nicola Denis' Übersetzungen haben dazu als „sichere Bank“, wie es Johanna Links formuliert, Lektorin für französischsprachige Literatur beim Aufbau Verlag, einen wesentlichen Beitrag geleistet.

Doch können philologischer Eifer und eingehende Recherche allein einen guten deutschsprachigen Text garantieren? Nein, diese Zutaten sind notwendig, doch wie bei einer guten Mayonnaise, sind es auch andere Faktoren, die bestimmen, ob die Transformation gelingt, „si elle prend ou si elle ne prend pas“.

Vielleicht braucht es ein Quäntchen Zauberei, ein kleines bisschen Hexerei?

Die althochdeutsche *Hage-zussa*, die Vorläuferin unserer heutigen „Hexe“, ist ins Hochdeutsche übersetzt die *Heckenreiterin*. Der Hag ist ein altes Wort für Hecke und stand für die Grenze zwischen Wald (Wildnis) und dem Dorf (Zivilisation). Die *Hage-zussa* hatte zu beiden Welten Zugang und die Macht, durch Zauber, die Wirklichkeit zu beeinflussen. Die *Heckenreiterin* war einstmals also die hoch angesehene Schamanin unseres Kulturkreises.

Wie komme ich drauf? In einem Web-Clip der Weltlesebühne aus dem Jahr 2020, in dem Nicola Denis ihre Übersetzung von Marie-Claire Blais' Roman *Drei Nächte, drei Tage* präsentiert, sitzt Nicola bei weit geöffnetem Fenster auf dem Fensterbrett, halb im Haus, halb draußen, und macht die Wellenbewegungen des 392 Seiten dicken Werks hörbar, das in lediglich 65 sehr, sehr langen Sätzen ein zukunftsweisendes Sittengemälde zeichnet, das, vor einem Vierteljahrhundert geschrieben, sich heute in vielen Punkten bestätigt sieht.

Zentrale Fragen des von Nicola im Deutschen fein austarierten und auf Kurs gehaltenen Textes sind die menschliche Gemeinschaft und Solidarität, Themen, mit denen Nicola sich auch über die unmittelbare Textarbeit hinaus auseinandersetzt. So untersucht sie im Oktober 2019 im *Merkur* in ihrem Beitrag *La méthode Vuillard. Oder der Versuch einer mündigen Geschichtsschreibung* inwiefern sich Mentalitätsunterschiede zwischen Deutschland und Frankreich hinsichtlich des „kollektiven“ Denkens an der Sprache erkennen lassen: „Das sinntragende Pronomen für dieses fragile und zugleich mächtige Kollektiv ist [in Frankreich] ‚on‘ (deutsch ‚man‘), ein unscheinbares, im Französischen kaum hörbares Wort der Umgangssprache, das eine selbstverständliche Solidarität zum Ausdruck bringt.“

Solidarität und Gemeinsinn sind fraglos auch die Haupttriebfedern für Nicola, seit 2004 in dem kleinen französischen Dorf, das ihre Wahlheimat geworden ist, an der Gestaltung der „Fête de la Terre“ mitzuwirken. Jahr für Jahr kommen Anfang September mehr und mehr Menschen nach Fontaine-Daniel im westfranzösischen Département Mayenne. Ein ökologischer Bauernmarkt ist fester Bestandteil der gesellschaftlichen Zusammenkunft, der ökologische Aspekt spielt eine wichtige Rolle, aber auch philosophische Vorträge, Musik und Kunstveranstaltungen gehören zum Festgeschehen dazu. Jedes Jahr steht das Fest unter einem anderen Motto und namhafte Vortragende und Kunstschaffende sorgen für seine Strahlkraft - weit über die Pays de la Loire hinaus. Heute kümmert sich ein Verein um die Vorbereitung und Durchführung der „Fête de la Terre“, Nicolas Beitrag, gerade in den Anfängen, ist jedoch nicht zu unterschätzen. Wie sie auch dafür noch die Zeit findet?

Die Frage stellt sich mir, weil ihr Tempo beim Übersetzen atemberaubend ist. Kaum ein Herbst oder Frühjahr, in dem sie nicht mehrere Titel bei verschiedenen Verlagen veröffentlicht. Oft sind es die Zugpferde der Verlagsprogramme. Mit leichtfüßiger Sprachmacht ziehen ihre Übersetzungen einen ganzen Tross anderer Titel mit.

„Disziplin“ ist ein Begriff, den ich mit Nicola assoziiere, aber keine starre Disziplin, vielmehr eine mit Leben gefüllte Kraft, die mit größter Genauigkeit und aber auch Wendigkeit und Eleganz den Rhythmus beibehält und „läuft und läuft und läuft“.

Ein tragender Rhythmus und ein hohes Maß an Musikalität stecken in Nicolas Übersetzungen, auch wenn die Themen grausig und gräulich, die Texte belastend und befremdlich sind. Kein schweres Thema hat sie bei ihren literarischen Übersetzungen ausgespart, beziehungsweise sich erspart. Neben *Das Verschwinden des Josef Mengele* von Olivier Guez und *Kongo* von Éric Vuillard ist ein bezeichnendes Beispiel dafür Philippe Lançons Roman *Der Fetzen* (Klett-Cotta, 2019) über den von ihm miterlebten Anschlag auf die Redaktion von *Charlie Hebdo*.

„Ich glaube nicht, dass ich hätte schreiben wollen, ‚als wäre es der letzte Satz meines Lebens‘. Wenn sich das Folgende per Unfall ereignet, hat man ohnehin keine Zeit, sich sein Kostüm, seine Gesten und seine Schlussworte zurechtzulegen. Diese belanglosen, tendenziell verächtlichen und selbstgerechten Sätze habe ich geschrieben, als würde das Leben weitergehen. Insofern empfinde ich ein gewisses Mitgefühl mit ihrem Urheber: Es sind die letzten Worte eines gewöhnlichen Journalisten und leichtfertigen Menschen. Geschrieben vor dem Attentat, das währenddessen vorbereitet wird.“

Nicola Denis ist eine Dame. Das Alter einer Dame geht niemanden etwas an, und doch ist sie zur Ehrung ihres Lebenswerks offensichtlich recht jung. Aber ganz egal wie jung sie genau ist, bei eingehender Betrachtung ihrer übersetzerischen Leistungen zwingt sich der Schluss auf, dem selbst ein Thomas Bernhard beipflichten müsste: Nicola Denis ist eine *Alte Meisterin*.

Ein Autoporträt von Nicola Denis

NICOLA DENIS

Wäre ich nicht mit Leib und Seele Literaturübersetzerin, hätte ich wohl die Musik zu meinem Beruf gemacht. Doch als es gegolten hätte, nicht nur drei, sondern mindestens acht Stunden pro Tag Geige zu üben, war der Gedanke an eine Vernachlässigung der literarischen „Gefährten“, die ich in einem Zitat Rose Ausländers auf meiner Zimmertür verewigt hatte, nahezu undenkbar. Die Leidenschaft des Lesens zum Beruf zu machen, war ein noch unbestimmtes, aber verlockendes Vorhaben. Franzosen und Französinen spielten unter den Gefähr:innen meiner Oberstufenjahre eine große Rolle: Ich verschlang Simone de Beauvoirs autobiographische Bände, versuchte mich an Sartre und Vian, las über offene Beziehungen und rauchte mich im schwarzen Rollkragenpullover in die Cafés von Saint-Germain-de-Près und Montparnasse. Die Affinität zum Französischen war schon in meiner Kindheit angelegt: Reisen nach Burgund, in die Bretagne und Paris, ein Vater, der an der Volkshochschule begeistert Vokabeln lernte und die charmante Französischlehrerin zu einer Freundin der Familie machte, liebevolle Erzählungen über die elsässische Vaterfamilie: Cousine *Âme*, ein apartes, wohlduftendes Märchenwesen in Seidenstrümpfen, das hin und wieder etwas Exotik in die schwäbische Kindheit meines Vaters brachte, entschloss sich mir erst Jahre später als *Aimée*. Ich wollte das Bild mit dem Wort zur Deckung bringen, merkte, wie sinntragend Klang sein, wie stark er Atmosphärisches transportieren konnte: Die

missglückte Übersetzung ins Schwäbische zeigte, dass bloße Worttreue ohne stimmige Klangfarben tonlos blieb. Ich wollte diese Frankreichliebe richtig aussprechen können.

Dafür musste ich nach Paris, wo ich nach dem Abitur „une chambre contre travail“ bewohnte, am Institut Catholique Sprach- und Zivilisationskurse belegte und für die klassische französische *dissertation* nicht die allerbesten Noten bekam. Ab 1992 studierte ich in Köln Germanistik, Romanistik und Kunstgeschichte und entdeckte in einer Proseminarübung die Freude am Übersetzen; allererste, gewiss noch unbeholfene Schritte, die indes schon einen Funken der Leichtfüßigkeit verhiessen, mit der sich das Trennende zwischen den Sprachen für Augenblicke überwinden ließ. Doch erst einmal beschäftigte ich mich mit dem Vergleichen, entdeckte fasziniert, wie unterschiedlich jede Epoche das Original las, wie viel Gestaltungsfreiraum die jeweiligen Übersetzenden hatten, und wie viel Verantwortung. Nach der Magisterarbeit über verschiedene Übersetzungen von Molières „Menschenfeind“ zog ich, nun für vorerst immer, nach Frankreich: unsere Hochzeit im Elsass unweit der Aimée-Wurzeln; unsere beiden erstgeborenen Kinder, die in Fontaine-Daniel, einem von der Geschichte der Zisterzienser, Textilmanufakturierten und sozialen Utopisten geprägten Dorf, aufwuchsen, und von dort aus das weitere, beharrliche Vergleichen, das genüssliche, philologisch genaue Auseinanderpflücken der verschiedensten *Tartuffe*-Übertragungen, die Auseinandersetzung mit ihren verzweigten Rezeptionswegen, die 2001 in eine Dissertation mündete.

Spätestens jetzt stand fest, dass ich Literaturübersetzerin werden wollte. Es begannen zehn harte, zähe Lehrjahre, in denen ich mir mein sprachpraktisches Handwerkszeug

alleine erarbeitete, ein drittes und viertes Mal Mutter wurde, und in jeder freien Minute vom banalsten Gebrauchstext bis zu kunstgeschichtlichen Fachtexten kaum eine Übersetzerische Erfahrung verschmähte. Broschüren für deutsche Touristen, Übersetzungen ins Französische, die ich auf eigene Kosten lektorieren ließ, und – der Gipfel jener eklektischen Rastlosigkeit – die parallele Übersetzung einer Gebrauchsanweisung für Schusswaffen und eines Textes über die Visionserlebnisse einer mittelalterlichen Bendehtinerin: Ich bin damals sicherlich den Anforderungen beider Textsorten nicht gerecht geworden und hoffe inständig, kein Menschenleben, höchstens sprachliche Unschärfen und Holprigkeiten auf dem Gewissen zu haben. Auch als Anfängerin setzte ich meinen ganzen Ehrgeiz daran, jedem Textgenre seine angemessene sprachliche Gestalt zu geben, keine Tonlage zu verachten, sondern sich in alle gleichermaßen einzuhören. Ich versuchte, unterschiedliche Sprachrollen zu füllen, mal Floskelhaftes einzusetzen, mal gefällige Klischees zu bedienen, nahm Versatzstücke und Fertigbauteile aus meinem Handwerkskasten – und hatte Spaß daran. Zumal ich die unerschütterliche Gewissheit hatte, dass es sich um eine zwar lange, aber zeitlich begrenzte Phase handeln würde, dass ich auch anders und anderes konnte. Ich übte mich in gewisser Weise in Bescheidenheit, in sprachstummer Einfühlung, im Zurückhalten eigener Ausdrucksmöglichkeiten und verinnerlichte mit dieser Haltung vielleicht eine der grundlegenden Fähigkeiten von Sprachmittler:innen, ohne den für das Literaturübersetzen so entscheidenden Gegenpol aus den Augen zu verlieren: die Beherrztheit, ja, den Hochmut, das scheinbar Unmögliche möglich machen zu wollen, die Lust am Vorpreschen, am sprachschöpferischen Ausprobieren einer breiten Palette von Wörtern, Rhythmen und Klängen.

Langsam, aber stetig besserte sich die Auftragslage, und ich übersetzte regelmäßig für die deutsch-französische Zeitschrift *Documents*, für Museen und für in Paris ansässige Verlage, die mehrsprachige Ausstellungskataloge publizierten. Die deutsche Verlagswelt, bei der ich in diesen Jahren unverdrossen anklopfte, die ich mit Exposés und Vorschlägen bedachte, öffnete mir nur äußerst langsam ihre Türen. Es war in jenen erst zaghaft vernetzten Zeiten noch keine Selbstverständlichkeit, seine Dienste vom flachen Land aus anzubieten, erst recht nicht, wenn es das Land der „Mantelsprache“, wie Anne Weber sich ausdrückt, und nicht der Muttersprache war. Es brauchte gleichsam einen doppelten Vertrauensvorschuss, und ich werde es Andreas Rötzer, meinem langjährigen Verleger bei Matthes & Seitz Berlin nie vergessen, ihn mir als Erster gewährt zu haben. Nach anderthalb Jahren meldete er sich auf einen meiner Vorschläge zurück und fragte, ob ich vielleicht noch einen anderen hätte: Das hatte ich, und endlich dann, 2012, erschienen die *Schiffbrüche* von Alexandre Dumas in deutscher Erstübersetzung, dicht gefolgt von zwei anderen Vorschlägen meinerseits: dem Essay *Der dünne Putz der Menschlichkeit* von Michel Terestchenko und der sprachgewaltigen biographischen Umkreisung *Céline* von Philippe Muray.

Damit begann eine beglückende Zeit inmitten neuer Gefährt:innen, die ich immer weniger selbst an die Hand nehmen musste, um sie nach Deutschland reisen zu lassen, denn viele von ihnen wurden mir nun zu- und angetragen: an erster Stelle die barocken Geschichtsdekonstruktionen von Eric Vuillard, für deren Übertragung ich als Übersetzerin sämtliche Stilregister ziehen, rhythmische Arabesken nachbilden, lange Atembögen schlagen oder umgekehrt scharfe Stakkatos setzen durfte. Die lange als Manko empfundene Tatsache, im Land der

Mantelsprache zu leben, erwies sich mehr und mehr als Befreiung: Die idiomatische Korrektheit, um die ich in den ersten Jahren der Gebrauchs- und Sachtexte mit ängstlicher Gewissenhaftigkeit gerungen hatte, sollte bei Vuillard bewusst verfremdet werden, es brauchte Mut, haarscharf an eingebürgerten Redewendungen vorbeizuschrammen, Beherztheit, um hin und wieder die Melodie des Originals der Worttreue vorzuziehen. Mit keinem meiner Autoren arbeite ich so gewinnbringend zusammen wie mit ihm, der kein Wort Deutsch versteht, aber zu Recht darauf bestand, den Titel *La Bataille d'Occident* im Deutschen nicht zu einem Wortungestüm à la Abendlandschlacht werden zu lassen, sondern zu einer dem Klang abgelauschten Neuschöpfung: *Ballade vom Abendland*. An meinen Vuillard-Übersetzungen kann ich das Sinntragende klanglicher Aspekte erproben, den Rhythmus so gestalten, dass die lesende Wahrnehmung direkt die Schwerpunkte der Aussage erfasst, Satz- und Kapitelenden pointiert zuspitzen, indem ich mich von der Syntax und melodischen Geschmeidigkeit des Französischen inspirieren lasse und das Deutsche entsprechend modelliere; indem ich nachklappernde Hilfsverben vermeide, untrennbare den trennbaren Verben vorziehe, um keine verwaisten Wortteile an die falsche Stelle geraten zu lassen - kleine Kunstgriffe, mit denen ich, wenn es denn glückt, den übersetzten Texten eine behutsame Französisierung angedeihen lassen möchte.

Das Übersetzen fern des Alltagsdeutschen ist Befreiung und Rückbindung zugleich. Befreiung, weil ich als Übersetzende meine Muttersprache neu entdecken, ihr eine Bildhaftigkeit und Klangschönheit ablauschen kann, die sich aus der Distanz, auf dem Papier oder Bildschirm, plastischer herauschält, als wenn ich sie ständig im Munde führen würde.

Und es ist Rückbindung an die Sprachheimat, an die von Anne Weber zitierte „zweite Haut“, die mehr ist als ein bloßer Mantel; die am Körper haftet und in ihm steckt, in deren Rhythmus wir von jeher den Brustkorb heben und senken: ein sehn-suchtsvoller Elan.

Es gibt Übersetzungen, die mir ganz besonders unter die Haut gegangen sind, die sich mir stärker als andere körperlich eingeschrieben haben. An erster Stelle *Keimruhe* von Jean-Loup Trassard, ein großer, verkannter Autor der Gegenwart, der uns in diesem Roman die Welt seiner neolithischen Vorfahren erfahrbar macht, mit seiner *écriture intense* die sinnliche Wahrnehmung der Lesenden schärft, sie hören, riechen und sehen lässt – der auf einer eigensinnigen Syntax beruhende Schreibprozess als „Auseinanderziehen der Zweige, um zu schauen“. Seine Sprache tut auf Schritt und Tritt, was sie sagt: Seine rhythmisch den Regungen der Protagonisten folgende Prosa drängt mal ungestüm, mal behutsam weiter, kommt zwischendurch zur Ruhe, ahmt die Laute schlagender Hämmer, ritzender Klängen oder sanfter Umarmungen nach. Dann, natürlich, *Der Fetzen* von Philippe Lançon, eine sprachschöne Grenzerfahrung nachempfundener Gewalt, das ich in nur drei Monaten übersetzen musste – oder vielmehr durfte, denn ich weiß nicht, ob ich den permanenten Aufschürfungen der Sprachhaut, die das präzise Verstehen der medizinischen Höhlenfahrt verlangte, länger standgehalten hätte. Und - gezwungenermaßen muss ich an dieser Stelle viele andere lieb gewonnene Gefährht:innen übergehen – *Drei Nächte, drei Tage* von Marie-Claire Blais, die vom Herzblut ihres politischen Engagements lebende Darstellung eines gesellschaftlichen Mikrokosmos aus Privilegierten und Unterdrückten auf einer tropischen Insel. Wie das Meer, wie das Leben, wogt die Syntax

an diesem textuellen Felsgestein auf und ab, modelliert den von Figur zu Figur wandernden Bewusstseinsstrom und arbeitet ihre innere Zerrissenheit heraus. Eine Übersetzung, in die ich besonders behutsam meine Verantwortung gegenüber dem absoluten Kunstanspruch der Autorin zu betten versuchte.

Die Musik habe ich als Literaturübersetzerin nie aufgeben müssen, das Lesen konnte ich bewahren und vertiefen. Ich muss gestehen, dass ich nur in den seltensten Fällen das zu übersetzende Werk vorher lese. Ich möchte keine Distanz aufkommen lassen, nicht von oben auf das Buch blicken, kein fertiges Urteil mit in den Prozess des Sprachtransportes einfließen lassen; ich möchte mich dem Text als wissbegierige, nicht als wissende Leserin widmen, nicht abgeklärt, sondern mit Spannung und Anspannung. Nur so kann für mich das *tête-à-tête* mit dem Original auch zum *corps-à-corps* werden. Indem ich gewissermaßen „im selben Atemzug“ die Originalstimme ein- und in meiner Sprache wieder ausatme, kann ich Ton und Rhythmus spüren und mir anverwandeln - bevor die weiteren Arbeitsschritte greifen, bevor die Intuition um Analysen und Recherchen ergänzt wird. Jenes „Immer-wieder-Lesen“ (*religere*), die ausgleichende Rückbindung (*religare*) an meine Muttersprache machen das Übersetzen für mich Tag für Tag zu einem beglückenden Bekenntnis.

Nicola Denis, Juli 2021

Bibliografie von Nicola Denis

1972 im niedersächsischen Celle geboren

1991-1992 Studium der Germanistik, Kunstgeschichte und Romanistik in Köln

2001 Literaturwissenschaftliche Promotion.

Seit 2002 Freiberufliche Tätigkeit als Literaturübersetzerin in Westfrankreich.

2014 Betreuerin von Übersetzungsateliers des Verbandes deutschsprachiger Übersetzer:innen (VdÜ)

2021 Dozentin an der Universität Basel

Bücher

Übersetzungen Belletristik

In Arbeit

Thomas Clerc: *Interieur*, Berlin: Matthes & Seitz 2021.

Honoré de Balzac: *Die Cousine Bette*, Berlin: Matthes & Seitz 2022.

Bereits erschienen

Sylvain Tesson:

– *Der Schneeleopard*, Hamburg: Rowohlt 2021.

– *Kurzer Bericht von der Unermesslichkeit der Welt*, NATURKUNDEN Nr. 6, Berlin: Matthes & Seitz 2013.

Marie-Claire Blais: *Drei Nächte, drei Tage*, Berlin: Suhrkamp 2020.

Santiago Amigorena: *Kein Ort ist fern genug*, Berlin: Aufbau Verlag 2020.

Éric Vuillard:

- *Der Krieg der Armen*, Berlin: Matthes & Seitz 2020.
- *14. Juli*, Berlin: Matthes & Seitz 2019.
- *Die Tagesordnung*, Berlin: Matthes & Seitz 2018.
- *Traurigkeit der Erde*, Berlin: Matthes & Seitz 2017.
- *Kongo*, Berlin: Matthes & Seitz 2015.
- *Ballade vom Abendland*, Berlin: Matthes & Seitz 2014.

Ginette Kolinka: *Rückkehr nach Birkenau. Wie ich überlebt habe*, Berlin: Aufbau Verlag 2020.

Mélikah Abdelmoumen: *Alpträume, rückwärts gelesen (im Land von Charlie)*, in: „Hinter der Taverne setzt sich das Universum fort. Neue Literatur aus Québec“. Zusammengestellt von Michael von Killisch-Horn, Göttingen: Wallstein Verlag 2020 (die horen 279), S. 128–136.

Elsa Pépin: *Als ich Amerika war*, in: ebd., S. 261–266.

Olivier Guez:

- *Koskas und die Wirren der Liebe*, Berlin: Aufbau Verlag 2020.
- *Das Verschwinden des Josef Mengele*, Berlin: Aufbau Verlag 2018.

Joachim Schnerf: *Wir waren eine gute Erfindung*, München: Kunstmann 2019.

Vincent Munier, Sylvain Tesson: *Zwischen Fels und Eis. Auf den Spuren der letzten Schneeleoparden in Tibet*, München: Kneesebeck 2019.

Honoré de Balzac:

- *Ein Abglanz meines Begehrens. Bericht einer Reise nach Russland 1847*. Hg. und mit einem Nachwort v. Brigitte

van Kann. Mit Anmerkungen von Nicola Denis und Brigitte van Kann, Berlin: Friedenauer Presse 2018.

- *Ursule Mirouët*. Mit Anmerkungen versehen von Nicola Denis. Mit einem Nachwort von Bernd Kortländer, Berlin: Matthes & Seitz 2017.

Reli Alfandari Pardo: *Leben um zu überleben*. Hg. v. Brigitte van Kann und mit einem Nachwort von Magdalena Saiger, Wuppertal: Arco Verlag 2018.

Jean-Loup Trassard: *Keimruhe*. Aus dem Französischen und mit einem Nachwort, Berlin: Matthes & Seitz 2017.

Yann Queffélec: *Musik und Ken avo*, in: „Bretagne. Eine literarische Einladung“. Hg. v. Niklas Bender, Berlin: Wagenbach Verlag 2017, S. 76-80 und S. 126-130.

Olivia Rosenthal:

- *Überlebensmechanismen im feindlichen Umfeld*, Berlin: Matthes & Seitz 2017.
- „Seltsame Früchte hängen von den Bäumen“, in: *Den gegenwärtigen Zustand der Dinge festhalten. Zeitgenössische Literatur aus Frankreich*. Zusammengestellt von Jérôme Ferrari und Cornelia Ruhe, Göttingen: Wallstein Verlag 2017 (die horen 267), S. 67-73.

Albena Dimitrova: *Wiedersehen in Paris*, Berlin: Wagenbach 2016.

Pierre Mac Orlan und Gus Bofa: *U-713 oder die Unglücksritter*. Aus dem Französischen und mit einem Nachwort, Berlin: Matthes & Seitz 2014.

Alexandre Dumas: *Schiffbrüche. Wahre Geschichten*. Aus dem Französischen und mit einem Nachwort. Mit einem Text von Volker H. Altwasser, Berlin: Matthes & Seitz 2012 (Neuaufgabe 2017).

Marina Zwetajewa: „Mein weiblicher Bruder“, in: *Ausgewählte Werke „Lichtregen“ - Band 2, Essays und Erinnerungen*. Hg. und mit einem Nachwort v. Ilma Rakusa, S. 709-726.

Übersetzungen Essay

Pauline Harmange: *Ich hasse Männer*, Hamburg: Rowohlt 2020.

Delphine Horvilleur: *Überlegungen zur Frage des Antisemitismus*, Berlin: Hanser Berlin 2020.

Philippe Muray:

Das Reich des Guten, Berlin: Matthes & Seitz 2020.

Céline. Aus dem Französischen und mit einem Nachwort, Berlin: Matthes & Seitz 2012.

Bérengère Viennot: *Die Sprache des Donald Trump*, Berlin: Aufbau Verlag 2019.

Anne Dufourmantelle: *Lob des Risikos. Ein Plädoyer für das Ungewisse*, Berlin: Aufbau Verlag 2018.

Anne Fulda: *Emmanuel Macron. Die Biographie* (zusammen mit Felix Mayer, Bettina Sund und Volker Zimmermann), Berlin: Aufbau Verlag 2017.

Jean-Claude Michéa: *Das Reich des kleineren Übels. Über die liberale Gesellschaft*, Berlin: Matthes & Seitz 2014.

Michel Terestchenko: *Der dünne Putz Menschlichkeit*, Berlin: Matthes & Seitz 2012.

Übersetzungen Kunst

Diorama. Erfindung einer Illusion. Hg. v. Katharina Dohm, Claire Garnier u. a. (Ausstellungskatalog), Köln: Snoeck Verlag 2017.

The Grand Tour. Das goldene Zeitalter des Reisens. Hg. v. Marc Walter, Köln: Taschen Verlag 2017.

Inka. Gold. Macht. Gott. 3000 Jahre Hochkultur. Hg. v. Meinrad Maria Grewig (Ausstellungskatalog), Edition Völklinger Hütte 2017 (Mitübersetzerin).

Die 24. Internationale Biennale in Vallauris 2016. Création contemporaine et céramique (Ausstellungskatalog), Gent: Snoeck 2016.

Germaine Krull. Texte von Michel Frizot (Ausstellungskatalog), Berlin: Hatje Cantz 2015.

Lea Lublin – Retrospektive. Hg. von Stephanie Weber (Ausstellungskatalog), Köln: Snoeck Verlag 2015 (Mitübersetzerin).

Le Corbusier, le jeu du dessin (dreisprachiger Ausstellungskatalog auf Französisch/Englisch/Deutsch), Paris: Hazan 2015.

Sergio Larrain. Hg. v. Agnès Sire (Ausstellungskatalog), Ostfildern: Hatje Cantz 2014 (Mitübersetzerin).

Show and Tell. Architektur sammeln. Hg. v. Andres Lepik (Ausstellungskatalog), Berlin: Hatje Cantz 2014 (Mitübersetzerin).

Pierre Huyghe. Hg. v. Emma Lavigne (Ausstellungskatalog), München: Hirmer Verlag 2014 (Mitübersetzerin).

Der Stiftschatz der Abtei Saint-Maurice. Hg. v. Élisabeth Antoine-König, Paris: Musée du Louvre / Éditions Somogy 2014 (Mitübersetzerin).

- Lucien Clergue. Brasilia* (Ausstellungskatalog), Berlin: Hatje Cantz 2013.
- Dogon. Weltkulturerbe aus Afrika* (Ausstellungskatalog), Paris: Éditions Somogy 2011 (Mitübersetzerin).
- Breguet im Louvre. Ein Höhepunkt der europäischen Uhrmacherkunst* (Ausstellungskatalog), Paris: Éditions Somogy 2011.
- Pierre Soulages*. Hg. v. Pierre Encrevé und Alfred Pacquement (Ausstellungskatalog), München: Hirmer 2010 (Mitübersetzerin).
- Internationale Biennale in Vallauris 2010. Création contemporaine et céramique* (Ausstellungskatalog), Paris: Éditions Somogy 2010.
- Sandra Vasquez de la Horra* (Ausstellungskatalog), Berlin: Hatje Cantz 2010 (Mitübersetzerin).
- André-Charles Boulle (1642-1732). Ein neuer Stil für Europa* (Ausstellungskatalog), Paris: Éditions Somogy 2009 (Mitübersetzerin).
- Teotihuacan. Geheimnisvolle Pyramidenstadt* (Ausstellungskatalog), Paris: Éditions Somogy 2009 (Mitübersetzerin).

Veröffentlichungen als Autorin

- „J’ai appris la ferme“. Interview mit Jean-Loup Trassard“, in: *Revue* 303, Nr. 162, 2020, S. 24-29.
- „La méthode Vuillard. Oder der Versuch einer mündigen Geschichtsschreibung“, in: *MERKUR*, Heft 845, Oktober 2019, 73. Jahrgang, S. 83-89.
- „Éric Vuillards episches Theater. Gedanken zur Übersetzung von ‚Die Tagesordnung‘“, zur Publikation vorgesehen

- in *Romanische Studien* (2018), Vorabdruck. (<http://blog.romanischestudien.de/eric-vuillards-episches-theater>)
- „Übersetzen im Ausland. Persönliche Betrachtungen samt einer Porträtskizze von Anne Weber“, in: *Sprache im technischen Zeitalter*. Sonderheft März 2014 – „Souveräne Brückenbauer. 60 Jahre Verband der Literaturübersetzer“ (VdÜ), S. 276-280.
- „Malerisch und makaber: Der Erste Weltkrieg vor dem Objektiv französischer Stereofotografen“, in: *Front 14/18. Der Erste Weltkrieg in 3D*. Hg. v. Volker Jakob und Stephan Sagurna, Steinfurt: Tecklenborg Verlag 2014, S. 30-41.
- „L’ermite marcheur. Interview mit Sylvain Tesson“, in: *Habiter la terre en poète*, Paris: Les Cabanons – Les Éditions du Palais 2013, S. 83-90.
- „Sur la trace des bâtisseurs, espace et architecture à Fontaine-Daniel“, in: *Tissu topique. Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806*, Paris: Gallimard 2006, S. 187-219.
- „Nur ‚ein mittelmäßiges Lehrgedicht‘ oder doch ‚ein großes Muster‘? Molières Tartuffe im Spannungsfeld der Kritik zwischen romantischem Idealismus und jungdeutschem Engagement“, in: *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur*. Band 28. Heft 2, Tübingen: Niemeyer 2003, S. 1-38.
- „Tartuffe in Deutschland. Molières Komödie in Übersetzungen, in der Wissenschaft und auf der Bühne vom 17. bis zum 20. Jahrhundert“, in: *Literatur – Kultur – Medien 2*, Münster: LIT 2002.

Remerciements

Au nom de la Fondation du Prix lémanique de la traduction et des deux lauréates, madame Nicole Taubes et madame Nicola Denis, je remercie les institutions qui ont rendu possible cette remise de prix, à savoir

Le Collège de traducteurs Looren

La Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature

La Fondation Philanthropique Famille Sandoz

La Loterie Romande

Le Centre de traduction littéraire

Et Le livre sur les quais pour son accueil à Morges et dans leur programme.

Nous tenons également à remercier pour leur travail les jurés de cette édition 2021, à savoir Barbara Villiger Heilig, Andreas Jandl et Luzius Keller pour le jury germanophone et Françoise Toraille, Marie Fleury Wullschleger et Stéphane Pesnel pour le jury francophone, ainsi que pour son soutien Monsieur le Conseiller adjoint de coopération et d'action culturelle à l'Ambassade de France en Suisse et au Liechtenstein, Monsieur Renaud Lallement, et les comédiennes Monica Budde et Danae Dario pour la lecture et Benoît Moreau pour l'accompagnement musical.

Prof. Irene Weber Henking,
présidente du Conseil de la Fondation du
Prix lémanique de la traduction

© 2021

Prix lémanique de la traduction

Université de Lausanne

Anthropole

CH-1015 Lausanne

www.prixlemanique.ch